

TOUT FEU, TOUT SLAM

Le slameur Narcisse s'apprête à jouer son prochain spectacle, «Toi tu te tais». Lui n'a pas perdu sa langue

Sonya Mermoud

Il a fait de l'ironie, du cynisme et de l'autodérision sa marque de fabrique. Et manie les mots, les sons, les rythmes avec une agilité déconcertante. Une éloquence quasi hypnotique où le verbe pulse, la langue claque, les allitérations s'entrechoquent donnant à sa poésie tout son sel. Toute sa musicalité. Sa pertinence. Un art qui permet au slameur Narcisse, Jean-Damien Humair de son vrai nom, d'ausculter le monde. De s'interroger sur ses dérives et ses excès. D'exercer sa verve critique sur notre société. La place du virtuel dans nos existences - on se rappelle notamment de sa «Femme mécanique» qui lui a valu les foudres de féministes fermées au second degré. Les déviances racistes, homophobes, misogynes. Les clivages religieux, l'obscurantisme, le pouvoir des politiques, la censure, l'écologie... Des thèmes à l'origine de textes engagés, satiriques, grinçants, à l'humour décalé, mais jamais moralisateurs.

Narcisse entend contribuer à un mieux vivre ensemble. Au-delà des différences.

Des vers qui bousculent, provoquent, appuient où ça fait mal, jouent sur des registres doux-amers. Et Narcisse de préciser le but de sa démarche: contribuer à un mieux vivre ensemble. Au-delà des différences. «C'est le rôle de la culture. Je cherche à apporter ma pierre à l'édifice. Modestement.»

EN ZIGZAG

Dans sa vaste et lumineuse salle à manger, à Chapelle-sur-Moudon, habillée de monochromes blanc et gris - une pièce au décor minimaliste, presque clinique - l'homme, bientôt 51 ans, lève un pan du voile de sa personnalité. Un être cartésien, tout en retenue, contrôle, modération et sobriété qui n'en est pas moins passionné par son métier. Un artiste vêtu le plus sou-

vent de noir - «j'aime sa profondeur» - qui réserve à son art l'expression de ses émotions. Et qui a suivi un chemin «en zigzag» avant de devenir Narcisse, identité scellant son changement de vie. Un prénom emprunté à la mythologie grecque, dans *Les métamorphoses* d'Ovide où le dénommé en question, s'abreuvant à une source, découvre son image et en tombe amoureux. Mais rien d'égoцентриque dans le choix du sympathique natif de Porrentruy. «Narcisse aime son reflet. Pas lui-même. Et ne peut concrétiser son amour. Malheureux, il meurt de chagrin. S'il n'est pas apprécié a priori, je le trouve attachant», relève le slameur séduit aussi par ce pseudo car il correspond au prénom de son grand-père, «bienveillant et drôle». Mais avant de devenir ce slameur plusieurs fois primé, Jean-Damien Humair a travaillé plus de vingt ans comme informaticien à l'Université de Lausanne. Et, auparavant, effectué un doctorat en musicologie.

PINCE-SANS-RIRE

«Je voulais devenir professeur dans ce domaine, mais je n'ai pas trouvé de job», précise celui qui, maîtrisant le piano et les claviers, la composition, les arrangements, continue alors, en marge de son activité professionnelle, à créer des musiques pour des films, des albums, des pièces de théâtre, des publicités... A 45 ans, marié et père de deux grands enfants, le Jurassien passe à la vitesse supérieure et décide de se consacrer uniquement à sa passion. Il opte alors pour la chanson française. A la quête d'un contact avec le public qui lui manque. «Comme un cuisinier qui, isolé de ses hôtes, ne bénéficierait jamais de leur retour.» Un exemple choisi à propos, l'homme aimant concocter des plats gastronomiques, loisir qu'il partage avec les voyages. «En rêvant de scène, je ne cherchais pas la notoriété mais le partage», explique l'artiste. Sa voix, toutefois, ne le convainc pas. Il découvre, en 2006, lors d'une soirée à Lausanne, le slam. Une révélation. «Je suis tombé sous le charme. Conquis par l'impact de cette poésie ainsi déclamée.» Narcisse se lance dans l'aventure, rencontre le père du slam, Marc Smith, à Chicago, adapte les codes du genre à sa sensibilité et fait mouche. N'hésitant pas à recourir à de la musique et des accessoires - neuf télévisions seront intégrées dans son pro-

chain spectacle pour accompagner ses prouesses verbales. Un art oratoire soutenu par la forte présence de l'artiste, son regard perçant, un rien inquiétant, une allure de grand fauve froid. Détaché. Pince-sans-rire. Et le poète de jouer de cette étrangeté en déclamant ses textes tirés au cordeau, passés à la flamme du slam.

LA BÊTISE, ATOUT EFFRAYANT

«Ecrire correspond à un réel besoin. J'y consacre beaucoup de temps», affirme le jongleur de mots qui confie sa peur du «triomphe de la bêtise, du ras-le-bol des intellos», citant comme exemple

l'élection de Donald Trump. «La bêtise, comme l'ignorance, sont devenues un atout. Effrayant», note le slameur qui n'en reste pas moins optimiste, croyant en l'être humain. Et ne cédant jamais à la colère, même quand il bouillonne intérieurement. Une forme de placidité, de maîtrise émotionnelle, caractéristique du personnage qui confie être heureux, notamment grâce à son entourage, et associe le bonheur à un état d'esprit.

Interrogé sur un paysage propre à le faire vibrer, l'artiste mentionne les images de la Terre, vue de l'espace. «La vision d'une planète quasi maternelle,

d'une belle unicité, où plus personne n'est étranger, où tous appartiennent à la même famille», s'enthousiasme le poète qui rêverait aussi de voyager dans les étoiles... Dans l'intervalle, Narcisse propose un embarquement immédiat à son spectacle «Toi tu te tais!»*. Tout en invitant chacun à ne jamais se soumettre à cette injonction... ■

*Prochaines représentations les 27 et 28 avril à 20h au théâtre Benno-Besson à Yverdon-les-Bains.
Informations: www.narcisse.ch



Narcisse aime le noir et jouer de son reflet avec un regard un rien inquiétant...



DE BIAIS

Christophe Gallaz

PENSER, AGIR, GOÛTER

L'Événement syndical a vingt ans! C'est probablement pourquoi le mois de mai pointe à l'horizon du calendrier printanier le plus immédiat. Et c'est peut-être aussi pourquoi je pense à notre époque qui s'étire entre deux mouvements créant le vide entre elles. Le premier est un mouvement d'extraversion, et le deuxième un mouvement de consolation. Entre les deux, rien.

D'une part le mouvement d'extraversion. Les individus comme les foules cèdent à tous les processus de l'évasion. Nous ne cessons de désertir mentalement ou pratiquement notre territoire immédiat. Nous le faisons par le biais de la culture - notamment du cinéma façon blockbuster. Ou par celui de l'idolâtrie, qui nous projette dans l'univers du sport et de ses vedettes à trois neurones et douze Ferrari. Ou par celui des voyages aériens, qui nous propulsent sous les tropiques ou jusqu'aux pôles. Ou par celui de citoyens à tendance prophétique, comme l'Américain Elon Musk, qui s'engage dans le projet nul d'aller coloniser la planète Mars en fuyant d'autant mieux sa sœur la Terre progressivement inhabitable.

Et d'autre part le mouvement de consolation, ou de l'égo-centrisme narcissique. Il n'est plus de magazine féminin pour salons de coiffure, et plus de psychologue moyen de gamme, qui ne vantent les protocoles enchantés de la «reconnexion avec son soi le plus intime», les prodiges du «recentrage fertile» ou les

pouvoirs régénérateurs de la «remise en axe personnel». Ainsi déferlent sous nos yeux fatigués, dans les journaux et sur Internet, les images de tant de nos congénères accroupis en costumes post-hindous dans quelque salle de culte à soi-même: ah, comme ils ferment les yeux pour mieux se rêver somptueux dans la chimère de leur accomplissement qui plane! Et comme ils tournent les paumes de leurs mains vers l'immensité céleste, d'où choir la douce averse des bonheurs vrais!

Entre les deux rien, écrivais-je plus haut. Et surtout pas la mise en conscience citoyenne et politique du dispositif. Songez à ce symptôme inouï que constitue de nos jours le triomphe des coaches en tout genre. Qu'il s'agisse d'Easyjet comme agent d'accompagnement aux antipodes, ou de Rosette Poletti comme pansement grand public apposé sur les mélancolies vernaculaires. Ou de Cristiano Ronaldo comme point d'adoration parmi les dieux du stade, ou de Frédéric Lenoir comme sémaphore astucieux qui se charge d'indiquer aux

foules les chemins merveilleux du sourire perpétuel et de l'allègement miraculeux.

Quand vous êtes dans l'industrie de l'extraversion comme dans celle du coaching ou de la consolation, en effet, vous prenez une précaution fondamentale. Vous n'allez pas au fond des réalités vécues par vos clients, vos patients ou vos lecteurs. Vous envisagez ceux-ci de manière à les réinsérer le plus tôt possible dans les circuits de la performance professionnelle. Vous ne les aidez pas à descendre en eux-mêmes pour explorer le fondement social ou politique de leurs troubles ou de leurs désarrois, aux fins qu'ils en remontent nourris par cette expérience et fondés plus solidement par elle.

C'est en cela que l'industrie de l'extraversion, comme celle du coaching et de la consolation, s'érigent en complices du système ambiant. Il est même obligatoire de bâcler le travail quand on est coach et quand on est consolateur, et bien sûr aussi quand on est agent de l'extraversion par le voyage ou la culture. Si ces professionnels-là rendaient leurs clients ou

leurs patients conscients de leur destin dans le système qui les englobe, en allant à la source de leurs servitudes imperceptibles et de leurs aliénations y compris consenties, comme celles de la consommation, une évolution cardinale s'ensuivrait. L'ordre injuste serait bouleversé. Ceux qui le dominent sur le mode de l'arrogance et du profit excessif en seraient chassés. Et la névrose, comme la souffrance au sein des populations, s'en trouveraient allégées.

Puissent certains des débats qui ponctuèrent Mai 68, il y a cinquante ans, rayonner au sein de notre mémoire collective dans ce sens bénéfique et praticable. Puissent les philosophes attentifs au jeu des sociétés humaines se vouer à rendre la Cité plus juste et plus sensuelle au sens poétique et quotidien du mot. Et puisse ce journal y concourir par mille moyens selon sa veine. Remplir d'actes et de pensée l'abîme dont je parle ici, l'abîme qui se creuse entre l'extraversion systématique et l'extase de soi qui nous enferme, c'est le programme. ■